

## Compétition internationale de longs métrages



Fiche rédigée par Philippe Leclercq, enseignant et critique de cinéma

# Rocks

Fiction / Angleterre / 2019 / 1h33 / VOSTF

## Le point de vue

### Cadre de vie et de la fiction

L'East End de Londres, quartier populaire autrefois malfamé, en lieu et place de la cité de la Noue, à Bagnolet (93), le girl group de *Rocks* nous évoque très vite la *Bande de filles* de Céline Sciamma (2014). En moins turbulent, mais tout aussi énergique. Leur horizon social et professionnel en partage. Limité par les barres de HLM de leurs faubourgs, au-delà desquelles les adolescentes portent ici leurs regards et leurs rêves de richesse que les tours du quartier financier de Londres leur font miroiter. C'est, en effet, face à la Skyline de la City que débute *Rocks*, le second long métrage de Sarah Gavron (coutumière désormais des héroïnes à forte capacité de résilience après *Les suffragettes* en 2015). Fin d'été donc, fin du jour, lumière mordorée. Le Gherkin et les gratte-ciel alentours scintillent dans le soleil couchant. Comme un mirage glamour

d'or et de diamants. Rocks et ses copines discutent, rigolent, chantonent « Rolling on a River », hymne ouvrier du sud étatsunien qui, en contrepoint de leurs rêves, trahit la distance qui les en sépare. Elles dansent aussi et se filment avec leurs téléphones portables. Leurs propres images apparaissent à l'écran, incrustées dans ce qui va servir d'écran à leurs cris et leur cran.

L'enjeu du scénario, co-écrit avec les actrices mêmes du film, est d'emblée posé, qui consiste à faire du cadre réel de leur existence celui de la fiction, à élargir le petit format de leurs vidéos aux dimensions du grand écran, à raccorder leur point de vue (leur regard sur le monde) à celui du cinéma. En particulier celui de Shola Joy Omotoso, adolescente de quinze ans, d'origine jamaïcaino-nigériane, surnommée Rocks pour son caractère opiniâtre dont elle va devoir faire la preuve douloureuse.

### Fiche technique

**Réalisation :**

Sarah Gavron

**Scénario :**

Theresa Ikoko, Claire Wilson

**Interprétation :**

Bukky Bakray, Kosar Ali,  
D'angelou Osei Kissiedu,  
Shaneigha-Monik Greyson

**Production :**

Fable Pictures

**Image :**

Hélène Louvart

**Son :**

Yves-Marie Omnes, Paul Cotterell

**Montage :**

Maya Maffioli

**Musique :**

Emilie Levenaise-Farrouch

**Sarah Gavron**

Née en Angleterre, elle est réalisatrice et productrice de films. Après des études de cinéma, elle tourne un documentaire puis des fictions (*This Little Life* en 2003 et *Brick Lane* en 2008). *Rocks* est son dernier film.

## Embardée narrative

Le temps des rêves de fortune et de la détente entre amies cède aussitôt la place à la rentrée scolaire et au choix des cours optionnels, comme carrefour d'avenir. Or, dans ce lycée multi-ethnique de banlieue, la blanche parole enseignante est souvent plus prompte à valider les déterminismes qu'à encourager les efforts. Kadijah, désireuse de devenir avocate, s'entend notamment opposer l'insuffisance de ses résultats. Ce qui n'est, en revanche, pas le cas de Rocks qui souhaite, plus modestement, s'orienter vers les métiers du maquillage. Son compte Instagram, déjà bien fourni, en témoigne, l'adolescente est douée. Élève assidue, celle-ci serait promise à une belle scolarité si, au retour de sa journée de classe, elle ne trouvait le domicile familial vidé de son unique présence adulte après la désertion – une simple note manuscrite laissée pour toute explication – de sa mère. Fragile psychologiquement, cette dernière est partie « prendre l'air », trahissant une énième fois la confiance de ses deux enfants, Rocks et son jeune frère Emmanuel.

La promesse du *teen-movie* est rompue. La dramaturgie fait une embardée et prend la direction du film social britannique. Se met dès lors en place le récit d'une jeunesse dont l'insouciance se brise sur l'écueil du brutal passage à l'âge adulte. Rocks est soudain sommée d'assumer un rôle qui n'est pas le sien. La trajectoire qu'elle emprunte désormais dessine la géographie de l'enfance/adolescence délaissée, en fuite bientôt des autres et d'elle-même.

## Fière et courageuse Rocks

Orpheline de père et abandonnée par sa mère, Rocks est seule (sa grand-mère vit, au sens propre comme au figuré, loin d'elle), sans famille, avec seul son petit frère Emmanuel à protéger qui non tant surpris

ni désespéré du nouvel abandon maternel trouve son réconfort dans l'imaginaire et le giron de sa grande sœur.

Quelques billets de banque, laissés à Rocks par sa mère, permettent à cette dernière de s'acheter les moyens dilatoires d'une forme de déni. L'adolescente se dérobe tour à tour à la sollicitude de la caissière de supermarché, de la voisine de palier, de la mère de son amie Sumaya et des services sociaux, mais ne peut éviter la crise avec Sumaya elle-même. Le silence que Rocks lui oppose est l'expression d'une distance incompressible qui la sépare de celle qui a « tout ». Il est aussi la marque d'une dignité destinée à la préserver de la compassion, d'une dureté nécessaire contre l'attendrissement, d'une fierté qui la maintient debout (« Proud Mary » est l'autre titre de « Rolling on a River »). Rocks est une muraille ; elle est celle qui protège, qui fait de son prudent silence le moyen d'entretenir la fragile unité qui la relie encore à son ultime famille, son jeune frère qui lui donne un cap et un sens.

À mesure que ses relations avec Sumaya se détériorent, Rocks trouve en Roshe, la nouvelle venue au lycée, un point d'appui à son désir confus de révolte contre la situation qui l'afflige injustement. Insensiblement, la bonne élève se laisse prendre dans le champ d'attraction de la crâne adolescente de Birmingham. Roshe représente la tentation d'une dérive (délinquante) et d'une fuite, dans laquelle Rocks s'abandonne un moment, comme un moyen d'alléger son fardeau.

## Possible renouveau

Le vol d'argent qu'elle commet est aussitôt sanctionné par sa mise au pilori des réseaux sociaux. La fuite en avant devient traque. La surveillance des services à l'enfance et de l'institution scolaire se resserre ; Roshe lui tend un piège, et l'hôtelier déloyal chez

qui elle a trouvé refuge avec Emmanuel n'est pas long à la démasquer. Comme les portraits cubistes de Picasso qu'elle étudie en classe, le visage de mère qu'elle s'est inventé pour sauvegarder l'intégrité de son frère a fait long feu. L'affrontement avec l'hôtelier la renvoie à une situation d'exclusion faite de sa propre marginalité, de son rôle intenable, de sa maternité impossible.

Démunie (dépossédée à son tour de son dépôt à l'hôtel), Rocks trouve un ultime repli chez Agnès, son amie d'enfance qui, par maladroite obligeance, devient l'agent de la séparation longtemps retardée. Les services sociaux appréhendent la petite fratrie qui se trouve, faute de foyers d'accueil proches, non seulement désunie mais éloignée. Placée dans une famille d'origine jamaïcaine, Rocks est confrontée à ses racines paternelles ; Emmanuel est envoyé à Hastings, pimpante station balnéaire des bords de la Manche, située au sud-est de Londres.

Réconciliée avec elle-même et ses amies, Rocks s'y rend avec leur soutien qu'elle accepte enfin. La greffe semble avoir pris : Emmanuel appartient désormais à un autre monde (social) derrière la grille duquel Rocks l'observe le cœur gros, mais rassurée de le voir souriant, intégré, épanoui au milieu de la cour de son école et de ses nouveaux camarades, tous blancs.

Le récit se referme sur le petit écran du téléphone portable de Rocks, grand ouvert au vent marin et à l'espoir. La lumière du film a changé, et avec elle, la possibilité d'une renaissance, d'un nouvel avenir. Dans cet environnement inédit, Rocks se filme et, après avoir séché ses larmes, se sourit à elle-même. Elle sait désormais que donner, c'est aussi abandonner un peu de soi-même et permettre à l'autre (aimé) de partir. Le bonheur de son frère est à ce prix douloureux, qu'elle lui offre de loin, dans le nouveau silence de son regard.



## Pistes pédagogiques

### Puissante et juste représentation

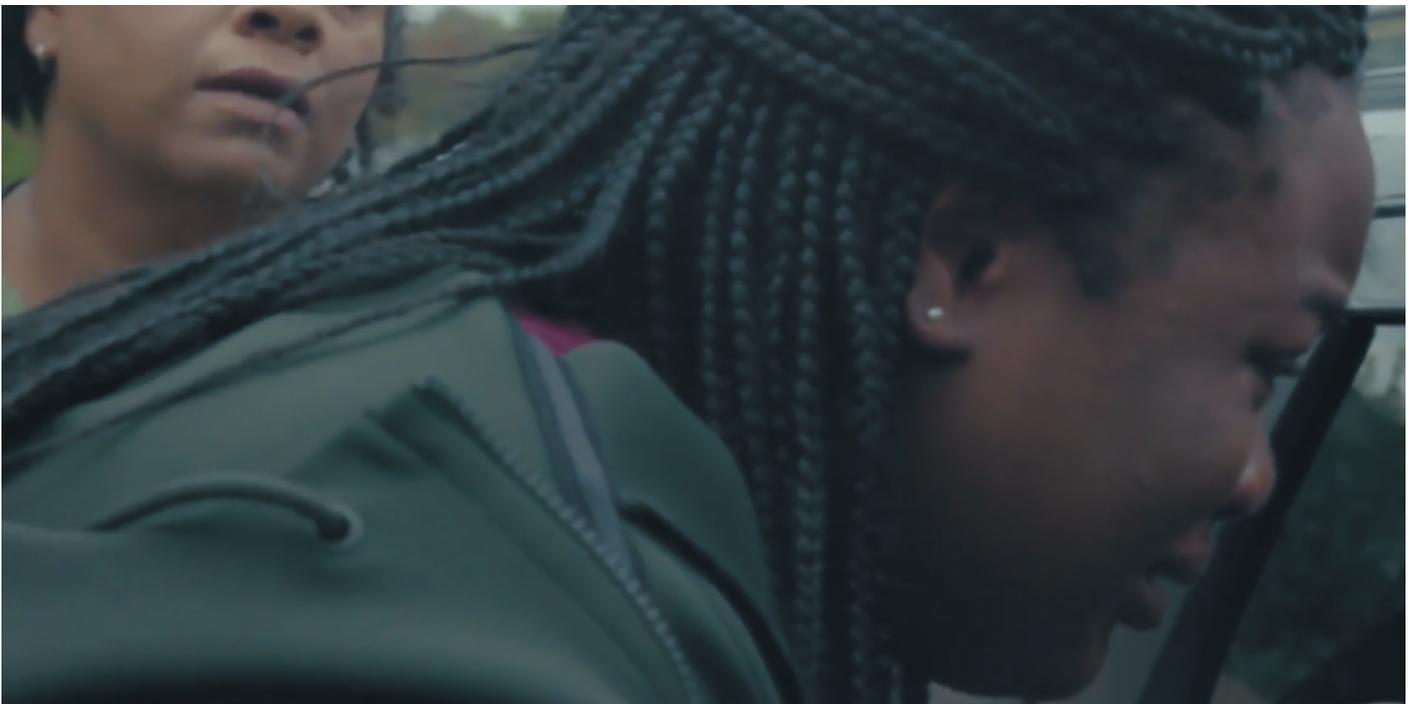
La qualité première de *Rocks* est de se tenir à bonne distance morale de son sujet, et surtout d'en respecter le cahier des charges. Élaboré durant plusieurs mois d'écriture avec la collaboration de ses comédiennes non-professionnelles, le film en restitue les moments de vie avec une honnêteté et une simplicité qui, non seulement l'honorent, mais en font le gage touchant de sa sincérité. Comme le personnage éponyme qui tire une partie de

sa force (intérieure) de sa parole économe, la dramaturgie n'est jamais bavarde et se tient à l'écart prudent du folklore des communautés, ici représentées comme un groupe compact, une infra-classe sociale solidaire. «Tous noirs», hurle Rocks au visage de l'hôtelier qui la trahit autant que leurs origines étrangères qui les unissent dans la même relégation sociale.

La narration ne cherche jamais à tirer profit d'une dramatisation mélodramatique que le sujet de l'enfance abandonnée pouvait faire craindre. Même la scène-

climax inévitable, préfigurant la séparation entre la sœur et le frère, est tournée en quelques plans brefs, à minima des effets du montage, le visage de Rocks filmé pudiquement de profil.

*Rocks* est donc traité sans pathos, à hauteur de vue d'une adolescente que la vie a endurcie et habituée à devoir se battre, à négocier en permanence avec autrui, proches ou étrangers, pour reconstruire soir après soir un foyer et continuer d'habiter le monde.



### Unité du fond et de la forme

La mise en scène ne triche pas et respecte les principes de retenue et de sobriété du récit. Son traitement, tirant vers le réalisme britannique (sans l'urgence dramatique propre au cinéma de Ken Loach), suit une ligne claire entre scènes de groupe et séquences intimistes. La caméra de la cheffe-opératrice, Hélène

Louvard dont on a déjà pu admirer notamment le travail sur *Heureux comme Lazzaro* d'Alice Rohrwacher en 2018, se tient suffisamment en retrait des personnages pour ne pas les écraser ni les étouffer. Elle n'est jamais trop proche, ni intrusive. Les cadrages (plan-poitrine ou moyen) leur offrent un espace aéré, propice à leur libre et jeune existence.

En même temps qu'elle enregistre les allées et venues des deux protagonistes, la caméra prélève sur les décors certains détails (un envol de pigeons, une façade d'immeuble, un voisin, une rue, un train, ou un avion qui passe, un coin de ville nocturne, un marché, une araignée, etc.), comme symptômes des lieux et vignettes de la réalité qui les habite.



### Fluidité et naturel

Les mouvements d'appareil, dictés par le choix d'une esthétique classique dépouillée des artifices faciles attachés à la cinématographie de l'adolescence, alternent sobrement entre plans fixes et caméra à l'épaule quand l'action l'exige.

La mise en scène, fondée sur le corps et le jeu des actrices, fait ainsi de l'intérieur du cadre l'outil d'une émotion juvénile qui semble jaillir spontanément de celui-ci. Les scènes de groupe au lycée apparaissent si fluides et naturelles qu'on en oublie la présence de l'appareil.

Qu'elles soient réunies autour d'une table en train de rire, qu'elles dansent, ou se battent à coup de pâte à crêpes (scène que l'on pourra lire comme une version ludique de la séquence du lavoir dans *Gervaise* de René Clément, 1956), Rocks et ses amies forment une troupe longtemps soudée dans une belle amitié que la caméra saisit au vol de la parole et du jeu des regards.

De même, l'amour entre Rocks et son petit frère Emmanuel n'est jamais mieux visible que dans les petits moments de moindre tension et les espaces intermédiaires (rues, escaliers, coursives...), des zones de passage qui resserrent les liens et qui relient les points de chute d'une errance dessinant la carte de la tendresse (maternelle) d'une sœur pour son frère.

